



LES YEUX DANS LES POCHE

FRANÇOIS ANGELIER

«ET C'EST ASSEZ, POUR LE POÈTE, D'ÊTRE LA MAUVAISE CONSCIENCE DE SON TEMPS.» Constat et injonction, les derniers mots de Saint-John Perse (1887-1975) lors de son discours du prix Nobel, en 1960, pourraient servir de devise aux intempérants, aux encolérés viscéraux, ceux qui jouent leur risque, tous vaisseaux brûlés. Au premier rang d'entre eux, la singulière figure du philosophe et journaliste germano-autrichien Günther Anders (1902-1992). Elève de Husserl et de Heidegger, premier mari de Hannah Arendt, il émigre en France puis aux États-Unis à l'heure du nazisme, avant de revenir en Europe après la guerre. Faisant d'Auschwitz et Hiroshima

les indépassables horizons de son siècle, il développe, sous des formes hétérodoxes, une vision ravageuse et pointilleuse de l'emprise technologique.

Familier des adresses violentes (lettres au fils d'Eichmann ou au major Eatherly, qui donna le feu vert météo au vol pour Hiroshima), il est l'auteur

de deux lettres à Francis Powers, pilote espion américain abattu dans le ciel russe et incarcéré à la Loubianka avant d'être échangé. Ses deux textes de 1960 réunis dans *Le Rêve des machines*, «Lettre sur l'ignorance» et «Le rêve des machines», le second inédit, incarnent au mieux la fureur critique, toute bernanosienne, d'un Anders pour qui, l'homme étant devenu un «produit fini», nous vivons l'avènement de l'appareil-roi et de la machine-monde. Avidé de conquête, l'imperium technologique façonne, à l'ouest comme à l'est, un homme-rouage, pièce hagarde insérée dans le grand puzzle de la consommation: «Ainsi résignés ou héroïques, nous continuerons à remplir notre devoir, autrement dit à remplir nos ventres.»

► **Le Rêve des machines**, de Günther Anders, traduit de l'anglais et de l'allemand, et présenté par Benoît Reverte, Allia, 132 p., 13 €.

